





# LE PAVILLON DE THÉ

DU MÊME AUTEUR

La Trace  
*Seuil, 2007*  
*Et « Points », n° P2168*

Saya  
*Seuil, 2009*

L'Océan dans la rizière  
*Seuil, 2012*

Seppuku  
*Seuil, 2015*

*RICHARD COLLASSE*

LE PAVILLON  
DE THÉ

roman

*ÉDITIONS DU SEUIL*  
*25, bd Romain-Rolland, Paris XIV<sup>e</sup>*

ISBN 978-2-02-136246-6

© Éditions du Seuil, octobre 2017, sauf la langue japonaise

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

*À l'insondable beauté du Japon que ses hommes politiques  
s'évertuent avec constance à détruire*





## Nuit du 5 au 6 janvier 1986

L'eau chuinte doucement dans la bouilloire.

Une volute s'en échappe, juste un souffle dans l'air glacé. Elle s'enroule et se déroule en formes compliquées jusqu'au plafond, formant d'éphémères sutras. Le tintement du petit lingot de fonte dans la bouilloire est à peine perceptible. Des braises palpitent au fond de l'âtre. La senteur poudreuse des pétales fanés de *neriko*<sup>1</sup> flotte dans la pièce.

Tout à l'heure, il a posé les deux boules d'encens sur la cendre, une au centre du foyer pour qu'elle libère son parfum, l'autre à côté des morceaux de charbon qu'il a ajoutés avant d'officier.

La pièce est chichement éclairée par la flamme des bougies fichées dans le cône du papier huilé de trois *andon*<sup>2</sup>. Les aspérités de la bouilloire, une magnifique *chanoyugama* fondue au XVII<sup>e</sup> siècle par Maître Onishi Jônyu, cinquième du nom, accrochent leur lumière qui effleure également les pétales pourpres d'une pivoine dans le vase fixé au pilier du *tokonoma*<sup>3</sup>. La lueur mordorée souligne la rugosité du récipient posé sur le tatami devant ses genoux, à sa gauche. Un bol couleur anthracite

1. Boules d'encens aromatique.
2. Bougeoirs en laque, surmontés d'abat-jour en papier évasés vers le haut.
3. Alcôve décorative.

façonné en 1733 par le célèbre potier Sanyo de la sixième génération. Cette année-là, lui avait expliqué l'antiquaire de Kyoto, spécialiste de la cérémonie du thé, Sanyo en avait réalisé cent de couleur rouge et cent de couleur noire. Le prix qu'il l'a payé, autant que le certificat d'authenticité et la signature calligraphiée sur la boîte qui le contenait, l'a incité à croire l'expert.

Il est assis sur ses talons, les mollets repliés sous ses fesses. Posture naturelle pour les Japonais, une torture pour les étrangers, qui capitulent après avoir tenté d'apprivoiser l'intolérable douleur aux genoux, la pression sur le cou-de-pied, les crampes aux cuisses. Mais lui, il a l'habitude, car il fait cela depuis vingt ans. La ceinture de son kimono sépare son bassin et ses jambes de son buste en deux parties parfaitement distinctes. Le tissu du vêtement est impeccablement tendu sur l'arrondi de ses genoux. Ses mains posées à plat sur ses cuisses ressemblent à deux petits animaux qui attendent un signe pour se mettre en mouvement.

La faible chaleur de l'âtre irradie à peine. Il ne doit pas faire plus de six degrés dans le pavillon de thé.

Dehors, il a neigé toute la journée. Le silence, en ce milieu de nuit, est total.

Sa respiration est imperceptible. Il emplît légèrement ses poumons, il expire très lentement. Hormis la vapeur qui s'échappe de ses narines, on pourrait croire qu'il est inerte. La perception de son corps a disparu. Il n'est plus qu'une âme qui flotte, libre de toute pensée. Il ne sait plus depuis combien de temps il est ainsi immobile, ombre dans la pénombre, le regard perdu dans le velours diaphane du *shoji*<sup>1</sup> en face de lui.

Il pratique la Voie depuis si longtemps.

1. Cadre de bois tendu de papier translucide.

Va-t-il en cette ultime nuit enfin atteindre la Perfection ? La Perfection qui engendre l'Illumination ?

« L'Illumination, lui disait un moine du temple Enkakuji de Kamakura qu'il avait fréquenté un moment, est un vide bienfaisant qui enveloppe le cœur, l'âme et le corps de son évidence. »

Son âme et son cœur sont emplis de chagrin. Il leur manque une chose essentielle pour atteindre l'Illumination : la sérénité.

Mais comment pourrait-il la trouver ?

Ce pays l'a englouti dans le gouffre de son insondable mystère. Il a appris qu'au Japon, sous le masque de l'impassibilité, les passions sont toujours tragiques. Lui qui n'était pas fait pour la tragédie, il s'y est vautré, peut-être même s'y est-il complu. Mais peut-on vivre un amour fou dans la sérénité ?

Il a cru qu'avec le temps, le lent travail de l'oubli finirait par avoir raison du remords.

Mais jamais la vie ne se déroule comme on le prévoit.

Il connaît tous les gestes de la cérémonie, millimètre par millimètre, instant par instant.

Leur enchaînement ressemble à un exercice de calligraphie qui n'hésite ni ne suspend son mouvement. « La fluidité est la clef du mystère », disait son premier « Maître », une femme, placée très haut dans la hiérarchie de l'école Urasenke.

Alors que plus tôt dans la soirée il méditait dans son bain, il a répété la séquence de la cérémonie les yeux fermés comme un chirurgien anticipe une intervention délicate, un champion suit le parcours d'un circuit de vitesse ou un musicien interprète une partition compliquée. On raconte que Paganini s'enfermait dans sa chambre et s'allongeait sur son lit deux heures avant un concert, selon lui c'était le moment véritable où il le jouait.

Dans la chaleur de l'eau, son corps en apesanteur bienfaisante affleurant à peine les parois satinées du bassin en cyprès, il a réalisé un parcours sans faute.

Il ne lui reste plus qu'à l'exécuter.

Pour atteindre la Perfection.

Au début de la nuit, il a fait chauffer les morceaux de charbon de bois qu'il a ensuite portés jusqu'au pavillon de thé, traversant le jardin sur ses hauts socques de bois pour ne pas mouiller ses *tabi*<sup>1</sup>.

Il les a disposés en étoile sur les cendres du foyer qu'il avait au préalable ratissées, créant un monticule au centre duquel les deux boules d'encens reposent. Il a achevé son ouvrage en arrangeant un faisceau de branches enduites de stuc blanc qui ne servent à rien, sinon à créer un contraste plaisant à l'œil. C'est cela aussi, l'esthétique de la Voie du thé : la perfection jusque dans ce qui paraît inutile. Le plus difficile pour lui a été de faire abstraction de son cartésianisme.

Une fois le trépied installé, il y a posé la bouilloire remplie à demi d'une eau limpide et minérale tirée du puits dans le jardin. Il a la chance, au cœur de la ville, de disposer d'un puits d'eau potable. Une eau douce, de celles qui font les bons riz et les meilleurs whiskys.

Mais cela, comme tout le reste, va disparaître.

Il a fait tous ces gestes sans y penser, avec une précision extrême. L'eau lui chuchote qu'elle est prête. Il peut commencer.

Quand il est entré dans le pavillon, il a imaginé que des invités l'y attendaient. Tenant dans sa main gauche le *mizusashi*<sup>2</sup> en

1. Chaussettes traditionnelles séparant le gros orteil des autres.

2. Récipient contenant l'eau froide destinée à être versée dans la bouilloire.

céramique rempli d'eau fraîche, il s'est agenouillé devant l'âtre et l'a posé légèrement à sa gauche, laissant un espace suffisant pour les autres ustensiles. Il a bien fait attention à la fluidité de son geste afin d'éviter que l'eau ne se renverse. Ensuite, il a apporté le bol dans lequel se trouvent le *chasen*<sup>1</sup> et le *chakin*, ce petit rectangle de lin plié deux fois sur sa longueur et deux fois plus un tiers sur sa largeur, qui sert à essuyer les précieux récipients. Dans sa main droite, il tient le *natsume* et le *chashaku*<sup>2</sup>. Il les a posés devant le *mizusashi*, le bol un peu décalé sur la gauche, le *natsume* devant son genou droit. Enfin une troisième fois il est revenu avec le *kensui*, le récipient pour les eaux usées dans lequel se trouve le *futa-oki*, un petit cylindre – une section de bambou poli par les ans, matière qu'il préfère aux tubes en céramique plus sophistiqués. Il tient également la louche de bambou, le *hishaku*. Le manche est ponctué d'un nodule, le *fushi*, vers son milieu. Ce nodule a son importance, il est le centre d'équilibre sur lequel la main s'arrête avant et après chaque utilisation.

Il s'est agenouillé de nouveau. Il a posé le *kensui* un peu en retrait sur son flanc. Puis il a levé la main gauche de façon à ce que la louche soit verticale, au niveau de ses yeux, et de la main droite il a sorti du *kensui* le *futa-oki* qu'il a mis près du foyer sur lequel la *chanoyugama* rayonne d'une chaleur paisible.

Enfin, saisissant de sa main droite la partie inférieure du *hishaku*, le «*é*», il a posé la louche sur le *futa-oki* et délicatement laissé tomber le manche.

Le positionnement de chaque objet correspond à une minutieuse cosmographie dont le ciel serait l'espace du tatami à

1. Le fouet en bambou servant à fouetter la poudre de thé dans l'eau chaude versée dans le bol.

2. Le *natsume* est une petite boîte contenant la poudre de thé. Suivant les saisons et le style de cérémonie, sa forme, sa taille et ses matériaux sont différents. Le *chashaku* est une spatule au bout évasé et recourbé en bambou pour puiser la poudre de thé.

portée de l'officiant. Le corps n'a pas à s'incliner ou à se pencher pour se saisir des ustensiles ni pour accomplir le moindre geste. L'immobilité du tronc fait partie de l'harmonie de la cérémonie, participe de l'élégance de la gestuelle. À l'exception bien sûr du salut aux invités, mais ce soir son seul interlocuteur est son ombre projetée sur le mur par la lueur des bougies.

À présent, de sa main gauche, il tire de son obi le *fukusa*<sup>1</sup> pourpre. Il le déplie par la pointe en le laissant pendre au bout de la main droite. Il le pince en son milieu de la main gauche, et l'autre main le replie sur sa paume et en lisse la surface, avant de le prendre pendant que la main gauche en plie la dernière pointe. La soie semble vivre sa propre vie entre ses doigts : on dirait un oiseau dont la gorge palpite. Ce simple pliage a toujours été pour lui un casse-tête. Combien de fois s'est-il trompé, laissant voir le bord cousu de l'ourlet qui doit rester invisible ou pinçant le tissu trop fort... Combien de fois son maître lui a-t-il répété que le pliage s'apprenait avec le cœur, pas de manière académique ?

Mais, pour bien apprendre avec le cœur, il faut que celui-ci soit pur.

Il prend de sa main gauche le *natsume* qui contient la poudre de thé et en essuie le couvercle et les bords, dans un geste de purification sensuel, comme s'il effleurait la courbe d'une hanche. C'est une jolie boîte de laque noire *fubuki* ou « tempête de neige », une des douze formes traditionnelles de cette catégorie. Elle n'est pas arrondie, plutôt masculine. Celle-ci est décorée d'une incrustation d'or et d'argent, une branche de prunier qui

1. Carré en soie de couleur violette pour les hommes, orange ou rouge pour les femmes, parfois avec des motifs de brocart, servant à essuyer symboliquement certains des objets utilisés pendant la cérémonie du thé et à soulever sans se brûler le couvercle de la bouilloire. Il est enfilé dans la ceinture du kimono sur la hanche gauche.

prend naissance sur son corps et remonte sur le couvercle, sur lequel éclôt un bourgeon. Ce n'est pas tout à fait de saison, les pruniers ont beau fleurir en hiver, à l'orée du Nouvel An il est encore trop tôt. Un hôte averti s'agaceraït de cette faute.

Il repose la boîte devant lui et en soulève le couvercle pour admirer le motif gravé à l'intérieur. Il le connaît par cœur mais sa délicatesse soulève toujours son émotion. La poudre de thé envoie un reflet vert sur les parois de la laque.

Il saisit ensuite entre son index et son pouce le *chashaku*, la spatule posée sur le tatami. Avant de le placer sur le coussinet d'étoffe dans sa paume gauche, il contemple sa patine, le galbe parfait de son arrondi qu'épousent les nervures, la finesse du nœud du bois en haut du manche juste avant que s'amorce la courbe, et il est pris d'une douce tristesse qui lui serre la gorge.

Il fait délicatement passer par trois fois la spatule dans l'étoffe, arrêtant chaque fois un court instant son geste lorsqu'il en atteint l'extrémité arrondie avant de ramener sa main gauche vers le manche en relâchant la pression de ses doigts.

Son esprit se met à vagabonder. Il se rappelle la visite qu'il avait faite dans un faubourg de Kyoto, il y a des années de cela, à l'arrière-arrière-petit-fils du maître qui avait façonné cet objet. Son professeur le lui avait offert quand il avait enfin décidé de l'adouer, au bout de quinze années de pratique assidue. Dans un coin du jardin de l'artisan, délimité par une barrière, se trouvait la maigre bamboueraie séculaire d'où était tirée la matière première servant à fabriquer ces humbles objets. Les générations végétales épousaient celles de cette famille d'artisans.

Ce qu'il sent sous ses doigts en cet instant, dans le silence de la ville, c'est l'immortalité des hommes à travers la transmission de leur savoir et la pérennité des matières qu'ils travaillent.

Il pose délicatement la spatule sur la boîte contenant la poudre de thé. Il aime cet instant durant lequel tout est équilibre, l'eau qui chante dans la bouilloire, la douceur de la soie du *fukusa* dans sa main, la position de ses doigts sur le *chashaku* à l'instant où il le place sur le couvercle légèrement bombé du *natsume*, la couleur mordorée de la spatule que rehausse la nitescence de la boîte, sa fragile stabilité qu'un souffle suffirait à compromettre.

Sa concentration est revenue. Son vagabondage intérieur est le contrepoint nécessaire à la précision de sa gestuelle, pas une distraction. Mais il sait aussi que chacun de ses gestes doit être le résultat d'une méditation minutieuse.

C'est au moment où il va se lancer dans la préparation du bol dans lequel il battra le thé qu'il la voit.

Il ne l'a pas entendue entrer.

Elle se tient devant lui, toute droite, contre le mur devant la minuscule entrée du pavillon, dans son kimono aux longues manches que portent les jeunes filles. Une étole de cachemire noir recouvre ses épaules. Elle est perlée de flocons de neige en train de fondre. Sa silhouette élancée jette une ombre démesurée sur la paroi du *tokonoma*.

Elle penche légèrement la tête sur son épaule, comme il l'a vue faire si souvent quand elle était intriguée. La breloque en argent plantée dans son chignon tremblote, réfléchissant la flamme des bougies. Leur lumière souligne la douceur diaphane de son visage et le velours de sa peau. Sur ses lèvres flotte un sourire énigmatique qui en relève les commissures en une charmante virgule. Au



début de leur relation, il s'était un jour enhardi à y porter l'extrémité de ses doigts sans qu'elle l'en empêche malgré sa surprise. La caresse est un apanage occidental.

Elle le regarde mais ce regard est pensif, comme perdu dans un paysage qu'il ne peut voir. Ses mains sont jointes sur son giron. Elles tiennent le petit sac en soie grège qu'il lui a offert un jour. Il balance doucement au rythme de sa respiration.

La broche de la ceinture de son kimono, en argent ponctué de pointes de diamant, scintille à la lueur des chandelles. Qu'est-ce que ce bijou fait là ? Il devrait se trouver rangé dans son écrin de laque, sur l'étagère du petit autel des dieux.

Alors son cœur tout à l'heure si lent bat soudain la chamade.

Il veut prononcer son nom, ce nom qui tourbillonne incessamment dans son esprit jour après jour, nuit après nuit, mois après mois, depuis tant d'années, mais il en est incapable. Il ne peut que tendre la main pour l'inviter à s'approcher.

Elle fait un pas en avant. Il perçoit le frottement de ses *tabi* sur la paille du tatami et le froissement des pans de son kimono quand ils s'entrouvrent. Un léger parfum de camphre s'échappe de l'étoffe.

Mais, soudain, sa silhouette se brouille. Elle se dissout lentement, comme si la pénombre la dévorait, cédant la place au mur du pavillon de thé. La flamme des bougies vacille à peine, faisant danser les ombres réelles et imaginaires. Et la vapeur continue de monter de la bouilloire, impassible.

Il est seul dans le pavillon de thé, le froid, la nuit, le silence rompu par le chant de l'eau.

Il est seul depuis si longtemps.

Dans son trouble, il a déplacé sa main qui effleure le manche de la spatule posée en équilibre sur le couvercle bombé de la boîte.

LE PAVILLON DE THÉ

Elle tombe sur la natte en un petit bruit étouffé, doux comme le chuchotement fugace d'un fantôme, mais cela suffit pour le ramener à la réalité de son chagrin.

Il sait depuis toujours qu'il n'atteindra jamais la Perfection.

## Année 1965

En un an et demi, il avait fait le tour de la question.

Si sa fonction de chef du protocole l'avait amusée un temps, il avait fini par trouver insupportable de dresser des listes d'invitation sur lesquelles il ne devait omettre personne ou de passer des heures à établir des plans de table qu'il fallait changer à la dernière minute pour satisfaire les petites vanités des uns et des autres. Les voyages officiels ne lui offraient guère plus de satisfaction. Quelques solides amitiés étaient nées de ses contacts avec ses nombreux interlocuteurs japonais, la police du quartier d'Azabu ou les diplomates, mais aussi de sourdes rancœurs et d'absurdes jalousies de collègues qui estimaient n'avoir pas été traités selon leur rang. Il savait que des couteaux étaient tirés et qu'on l'attendait au tournant. Seul Le Troadec, un diplomate à peine plus âgé, lui gardait sa gouailleuse affection intacte.

Certes, l'année 1964 avait été riche en événements, grâce à la préparation des Jeux olympiques. Il gardait un excellent souvenir du voyage inaugural du train super-express Shinkansen auquel il avait été invité le 1<sup>er</sup> octobre, moins d'une semaine avant le coup d'envoi des Jeux. De sept heures pour rallier Osaka, le train qui ressemblait à un obus mettait désormais à peine quatre heures à la folle vitesse de deux cent dix

kilomètres heure. Il battait en exploitation le record de vitesse des locomotives françaises BB expérimentales. Il fut très pris par l'organisation des réceptions à l'ambassade pour les athlètes français.

Pendant, une fois toute cette fièvre retombée, il entra dans une sorte de catalepsie.

Il commença à penser qu'il n'était pas fait, quoi qu'il en eût cru, pour la monotonie. Ce en quoi il se trompait, mais les miroirs dans lesquels on se regarde ne reflètent pas forcément la réalité.

C'est lors d'un de ces assommants cocktails de l'ambassade auxquels il était tenu d'assister qu'il rencontra l'épouse de Maître Sen. Elle parlait admirablement le français, car elle avait fait une partie de ses études à la Sorbonne.

– Jeune homme, puisque notre modeste civilisation semble vous intéresser, ce qu'il vous faut faire pour vraiment la comprendre, c'est vous plonger dans l'étude de la Voie du thé. Une nièce de mon mari est installée à Tokyo, elle sera heureuse de vous initier. Et puis, ajouta-t-elle en glissant dans la main de R. une carte sur laquelle étaient notés une adresse et un numéro de téléphone, vous serez la coqueluche des jeunes élèves de notre nièce, avec vos cheveux blonds frisés et vos yeux bleus !

Baissant les yeux avec la pudeur qui convenait, il remercia la dame, glissa la carte dans la poche de son veston où il l'oublia. Il avait la ferme intention de ne pas donner suite à cette retape déguisée en une élégante invitation désintéressée.

Quinze jours plus tard, Il reçut un appel téléphonique de Mme Sen. Elle lui annonça qu'elle avait pris rendez-vous pour lui avec sa nièce. Le lundi suivant lui conviendrait-il ? Afin de ne pas la mettre dans une position difficile, par paresse également, il

Chapitre 24	
<i>Kyoto, décembre 1985</i> . . . . .	191
Chapitre 25	
<i>Nuit du 5 au 6 janvier 1986</i> . . . . .	201
Chapitre 26	
<i>Juillet 1969</i> . . . . .	207
Chapitre 27	
<i>Octobre 1969</i> . . . . .	217
Chapitre 28	
<i>Novembre 1969</i> . . . . .	227
Chapitre 29	
<i>Novembre 1969</i> . . . . .	233
Chapitre 30	
<i>Nuit du 5 au 6 janvier 1986</i> . . . . .	241
Chapitre 31	
<i>Novembre 1969</i> . . . . .	247
Chapitre 32	
<i>Novembre 1969</i> . . . . .	253
Chapitre 33	
<i>Février 1970</i> . . . . .	257
Chapitre 34	
<i>Novembre 1969-1<sup>er</sup> janvier 1970</i> . . . . .	263
Chapitre 35	
<i>2 janvier 1970</i> . . . . .	273
Chapitre 36	
<i>6 janvier 1986</i> . . . . .	279

RÉALISATION : IGS-CP À L'ISLE-D'ESPAGNAC  
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S. À LONRAI  
DÉPÔT LÉGAL : OCTOBRE 2017. N° 136246 ( )  
*Imprimé en France*